

Présentation

Dans le cadre de l'initiative "Mémoire Vivante", l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20 et 30.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique.

L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil :

Mme BELHACHE Bonne-Marie

Mme FERREY Louise

M. SANSON Gaston

Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture et la pêche

Il y avait à l'époque environ 25 fermes à Biville. Aujourd'hui, il y en a environ 7. Dans les années 20-30, nous avions tous à peu près le même type d'activité. La plus grosse des fermes de la commune comptait 200 vergées de terre et environ 18 vaches. La plupart des autres avaient 5 ou 6 vaches.

Le lait

La majorité d'entre nous ne faisait pas le beurre. Nous l'envoyions à la laiterie de Gréville. Avant que celle-ci ne soit ouverte, on l'envoyait à la laiterie de Teurthéville.

Nous trayions les vaches deux ou trois fois par jour. On disait qu'elles donnaient plus de lait si on les trayait trois fois. On recueillait le lait dans un seau. Certains l'écraimaient avant de le mettre dans les bidons, de façon à faire un peu de beurre quand même. Pour cela, on le mettait dans des *chireunes* (terrines pour conserver la crème) puis on l'écraimait avec la main. Ou alors on utilisait une écraimeuse.

Il fallait déposer le lait au bord de la route dans des bidons en fer. Le laitier passait avec une voiture à chevaux au début, puis il a eu un camion. Il passait tous les matins et rapportait dans ces mêmes bidons le « petit lait », c'est-à-dire le lait écrémé, que l'on donnait aux veaux et aux cochons.

Souvent, nous achetions du beurre pour notre consommation dans les fermes qui en fabriquaient encore.

Nous nourrissions les petits veaux « au seau », c'est-à-dire avec le lait de leur mère. Quand ils étaient un peu plus vieux, on leur donnait du « petit lait ». On ne tuait jamais de veau à la ferme.

Les moutons

Certains mettaient leurs moutons dans les dunes, s'ils n'avaient pas assez de place sur leurs terres. Pour cela, on les marquait de façon à les reconnaître, avec du brai, sorte de goudron que l'on faisait fondre en le chauffant. Nous trempions dedans une « étampe » (tampon) marquée à notre nom et nous l'appliquions sur la peau du mouton. Dans les dunes, il n'y avait pas de clôture : on retrouvait quelquefois les moutons à Vauville ou à Siouville.

D'autres mettaient leurs moutons dans les landes de Biville. Dans les deux cas, il fallait payer une certaine somme à la commune. Autour de l'étang de Clairefontaine se trouvaient des parcelles sur lesquelles on mettait aussi les moutons.

Avant de vendre la laine, on la lavait. Puis, on la portait à Cherbourg chez des commerçants. Nous pouvions acheter des vêtements ou d'autres marchandises en en payant

une partie avec la laine. Dans la commune, il y avait deux ou trois personnes qui faisaient des matelas ou des couvertures piquées avec la laine qu'on leur apportait. Pour faire une couverture, il fallait étaler un tissu sur un grand métier en bois et répartir la laine dessus. Puis, on recouvrait avec un autre tissu et on piquait à la main, en faisant des dessins. On enroulait la couverture sur elle-même au fur et à mesure que l'on avançait.

Les agneaux étaient vendus au boucher ou étaient tués à la ferme lors de certains événements comme les corvées de battages.

Le cochon

A l'époque, tout le monde élevait au moins un cochon à la ferme. On le vendait quelquefois au boucher, une fois tué, mais la plupart du temps, il était destiné notre propre consommation.

Il fallait au moins être deux pour le tuer. On brûlait ensuite ses poils avec des *coulènes* (torche en glui) enflammées pour atteindre les endroits difficiles. On lavait les boyaux pour les cuire. On faisait aussi quelquefois du *graisin* (sorte de grosses rillettes). Nous cuisions un plat de sang, que l'on mélangeait avec du gras et des oignons. Dans certaines fermes, la tradition voulait que l'homme qui avait tué le cochon cuise lui-même le foie, en y ajoutant du cidre ou du vinaigre et du sang, et le mange. Les abats étaient donc consommés frais.

Le reste du cochon était salé et mis dans des *sinots* (terrines pour conserver la viande de cochon). Au bout de un ou deux mois, on faisait de la saumure : de l'eau et du sel que l'on faisait bouillir et que l'on versait une fois refroidie dans les *sinots*.

En plus du cochon, nous avions tous une basse-cour : poules, canards, lapins... que nous gardions pour notre consommation.

Les cultures

Pour labourer, nous mettions trois chevaux bout à bout. Un homme guidait les chevaux et un autre tenait la charrue.

Pour moissonner le blé, on passait avec une faucheuse tirée par des chevaux. Mais, vu que la faucheuse ne pouvait pas aller dans les coins, on devait finir à la faux. On regroupait le blé en *gavelles* (grosse poignée de céréales) sur des liens qui avaient été préalablement disposés sur le sol. On liait les gerbes et on les mettait debout pour faire des *bonhommes* (4 gerbes et une par-dessus), qui permettaient de protéger le grain de la pluie. Une fois sec, on le mettait en *piles*.

Pour battre le grain, il fallait du monde. Nos voisins venaient nous aider. D'un côté, on faisait les *dierbiaux* (bottes de paille), de l'autre, on vannait le grain avec une vanneuse à main que l'on tournait pour enlever la *balle*. Tout le grain devait, autant que possible, être battu dans la journée. On mettait les *dierbiaux* dans une charrette pour les porter dans le *fenil* (grenier à foin).

On cultivait aussi des pommes de terre, que l'on vendait quelquefois à l'extérieur. Sinon, toutes les cultures étaient destinées à la consommation de la ferme : les céréales (blé, avoine et orge), les légumes, le foin. Certains échangeaient leur blé contre de la farine au moulin de Teurthéville.

Le cidre

A Biville, il y avait des pommiers, mais ceux qui n'avaient pas assez de pommes les achetaient à l'extérieur. Pour faire le cidre, on tournait le pressoir à la main. Le cidre était mis en tonneaux de 1200 litres. Dans certaines fermes, on en faisait jusqu'à 7 ou 8, plus un pour faire de la « goutte » (du calva)

Le cidre était la boisson principale. On buvait aussi pas mal de calva et de café. Certains ouvriers buvaient jusqu'à 10 litres de cidre par jour ! Nous faisons aussi quelques bouteilles de cidre bouché que nous débouchions pour les occasions. Le cidre que l'on buvait tous les jours, lui, n'était pas pétillant.

La pêche

Il n'y avait pas de pêcheur professionnel à Biville. Cependant beaucoup allaient à la pêche à pied. Quelques femmes gagnaient leur vie en vendant des *flies* (patelle) qu'elles allaient pêcher à Vauville. Elles passaient ensuite de fermes en fermes, quelquefois avec un âne. Lors des grandes marées, nous allions jusqu'à Omonville-La-Rogue pour pêcher des *goufiques* (ormeau). Quelques-uns allaient pêcher le lançon sur la grève à Biville ou à Siouville. On allait aussi à la mer pour chercher du varech qui servait à engraisser la terre, dans les jardins.

Le commerce et l'artisanat

Les commerces fixes

Entre les deux guerres, il y avait trois commerces fixes dans Biville : deux dans le bourg et un à la Croix Frimot. Il s'agissait de trois épicerie-débit.

Au débit, on consommait du cidre, du calva ou du café avec une "demoiselle" (la plus petite mesure d'eau de vie) ou avec un "petit pot" (deux demoiselles). On ne consommait pratiquement jamais de café sans calva. Certains prenaient un "flip" pour se réchauffer (du cidre chaud). Les clients du café s'y retrouvaient après la messe, surtout les hommes. Le café de la Croix Frimot appartenait au forgeron : ses clients y prenaient donc un verre en attendant leur tour. Dans ces débits, il n'y avait pas de bar. On consommait assis à de grandes tables, dans la même pièce que l'épicerie. Quelques-uns jouaient aux cartes.

A l'épicerie, on trouvait un peu de tout. Les épicières vendaient du café qu'elles achetaient vert et qu'elles torréfiaient elles-mêmes. On l'achetait au poids. L'épicière le pesait dans une petite balance en cuivre. Beaucoup de marchandises étaient vendues au détail : des bonbons, du pain. En effet, ces épicerie faisaient aussi dépôt de pain. Elles n'étaient pas en self-service, on ne se servait pas soi-même. On n'y vendait pas tellement de produits de la ferme comme les fruits, légumes, beurre ou crème car nous avions tous un potager et une basse-cour. Nous, les enfants, nous allions y chercher des bonbons, par exemple des bâtons de jus. Dans ces épicerie, on trouvait aussi du tabac : à chiquer (de la carotte), à priser ou à fumer (du tabac gris pour la pipe ou pour rouler ses cigarettes). Le tabac était également vendu au poids. À l'époque, seuls les hommes consommaient du tabac.

Nous pouvions aussi acheter de l'eau de vie ou du cidre à emporter. Dans ce cas, nous devions fournir une bouteille pour le transport. L'épicière tirait le cidre ou l'eau de vie dans un tonneau, avec des mesures en étain.

Les artisans

A la Croix Frimot, il y avait un forgeron. Sa femme tenait l'épicerie. Son travail principal était de ferrer les chevaux et de réparer ou de fabriquer le cerclage des roues, pour les voitures à chevaux. Il rougissait le fer au feu de bois, puis le façonnait. Il rebattait les outils usés (les haches, les faux...) et en fabriquait aussi. Quand on avait besoin d'un outil, il fallait le commander car travaillait uniquement sur demande. Pour faire ferrer son cheval, il fallait convenir d'un jour à l'avance ou y aller et attendre son tour (par exemple en buvant un coup au café).

A Biville, il y avait aussi un charpentier. Comme il n'avait pas d'atelier, il allait travailler à la journée, dans les fermes où on avait besoin de lui. Un charpentier était payé

plus cher qu'un ouvrier agricole car il avait un savoir-faire spécifique (environ 7 Francs la journée contre 5 Francs pour un ouvrier agricole). Sa femme était lessivière.

Il y avait plusieurs lessivières dans la commune. Elles se rendaient chaque jour de la semaine dans une ferme différente pour laver le linge (le lundi dans telle ferme, le mardi dans telle autre...) ou pour faire le ménage. Elles étaient payées à la journée, environ 3,50 Francs la journée. Il arrivait aussi qu'elles traient les vaches.

Des femmes de Biville faisaient de la couture. Une seule d'entre elles travaillait chez elle. Elle prenait des apprenties et faisait des vêtements sur mesure. Dans ce cas, nous lui apportions le tissu, elle prenait les mesures et confectionnait les habits (même les tenues habillées), selon nos souhaits. Les autres venaient à domicile pour raccommoder.

Des couvreurs (deux frères) travaillaient également à Biville. Ils n'avaient pas d'atelier. Quand on avait besoin de faire ou de réparer un toit, il fallait les prévenir, convenir d'un jour et fournir les matériaux. Ils ne faisaient pas de devis. Ils étaient aussi payés à la journée. A l'époque, les toits étaient faits en pierre ou en ardoises. Les tuiles sont apparues plus tard. Les toits en chaumes eux, ne se faisaient déjà plus. Il arrivait seulement qu'on répare ceux qui existaient encore.

A Biville, il y avait aussi deux maçons qui travaillaient aussi à la journée. Il fallait également leur fournir les matériaux.

À l'emplacement de l'actuelle épicerie du bourg, se trouvait un marchand d'objets de piété. Il était ouvert toute l'année mais faisait la majorité de son chiffre d'affaire à l'occasion du pèlerinage du Bienheureux Thomas le 19 octobre. Les gens de passage et les pèlerins pouvaient y acheter des souvenirs, cartes postales, bibelots... Quelques touristes passaient déjà dans la commune à cette époque.

Les autres professions

A Biville, il y avait une poste. Un facteur y travaillait avec sa femme qui tenait le guichet pendant qu'il était parti faire sa tournée. On pouvait y prendre des mandats, poster des lettres et aussi téléphoner. C'était l'unique téléphone public de la commune (à l'époque, nous n'avions pas le téléphone chez nous). Tous les jours, une personne allait chercher le courrier au Bacchus pour le ramener à Biville. Le facteur faisait sa tournée à vélo, tous les jours sauf le dimanche.

Dans les dunes, il y avait déjà des militaires qui venaient faire des manœuvres et s'exerçaient au tir, ce qui occasionnait quelquefois des accidents avec les moutons. Ils fréquentaient quelquefois le café. A l'époque, les uniformes étaient bleus ciel

La carrière actuelle était déjà exploitée. Des tailleurs de pierre (trois ou quatre) y travaillaient. Tout était fait à la main. Les cailloux issus de cette carrière servaient essentiellement à remblayer les routes. C'était une sorte de gros graviers. Une autre carrière située sur les landes était également exploitée. Ces carrières étaient louées par la commune à un exploitant qui avait embauché des ouvriers. La femme de cet exploitant tenait une des épiceries de Biville.

Les marchands ambulants

Le boulanger du Carrefour des Pelles passait en auto régulièrement. Comme Biville se trouvait à la fin de sa tournée, il passait tard le soir.

Un marchand de tissu venait aussi dans la commune. Il venait à domicile montrer ses échantillons et nous livrait quelques jours après. Un marchand de chaussure utilisait aussi cette méthode.

Des bouchers de Beaumont passaient toutes les semaines dans tous les hameaux.

Lors du pèlerinage de Bienheureux Thomas (le 19 octobre), beaucoup de marchands venaient spécialement à Biville pour vendre des brioches, des cacahuètes, des "chimenets" (sorte de pâtisserie). Il y avait aussi des rôtisseurs. Ces pratiques ont été interdites par la suite.

Un marchand de café "Caiffa" passait avec un vélo.

Les chiffons et peaux de lapins que nous récupérions étaient achetés par un homme qui s'annonçait en criant « chiffons, peaux de lapins ! ». Il achetait aussi les escargots que nous allions chercher dans les dunes.

A Biville, une femme faisait vivre sa famille en vendant de fermes en fermes les *flies* qu'elle pêchait.

Les échanges avec l'extérieur

Un commissionnaire, un homme de la commune qui avait une carriole, se rendait tous les jeudis à Cherbourg. Nous lui confiions les produits de notre ferme (beurre, œufs...) et il les vendait sur la route de Cherbourg (surtout à Equeurdreville), chez ses clients habituels (épiceries...). En effet, vendre sur le marché n'était pas toujours facile car il y avait beaucoup de concurrence. Au retour, il nous rapportait l'argent en prélevant une petite commission. On pouvait également lui confier des courses à faire (vêtements, faire réparer les chaussures chez un cordonnier de Hainneville...) Pour ce service, il prenait aussi une commission.

Par la suite, mais toujours avant la deuxième guerre, il y a eu un petit autobus d'une dizaine de places qui passait tous les jeudis. Le chauffeur de bus faisait aussi le commissionnaire. Il transportait par exemple des porcs chez un charcutier du Hameau de la Mer.

Les habitudes de consommation des Bivillais

Pour les gros achats (meubles, vêtements...) nous allions à Cherbourg. Mais on n'y allait pas aussi souvent qu'aujourd'hui (une ou deux fois par an) car les vêtements devaient durer longtemps.

Il était très rare d'acheter des fruits. On n'en trouvait qu'à Cherbourg.

Les foires étaient très fréquentées. Les Bivillais allaient à Gréville (Saint-Nazaire), à Teurthéville (la Saint-Michel). Ces foires étaient essentiellement agricoles. Seuls les cultivateurs s'y rendaient. On y trouvait tout de même des vendeurs de friandises ou des rôtisseurs. Quand on y vendait une bête, on devait aller la livrer, à pied, au Bacchus. Les acheteurs regroupaient alors toutes les bêtes et partaient à pied jusqu'à Couville, avec le troupeau.

Le système du troc était utilisé. Nous échangeons par exemple notre blé au moulin de Teurthéville, contre la farine. Nous ne payions que le prix de la mouture. Il fallait 150 kg de blé pour faire 100 kg de farine. Le son était conservé pour donner aux bêtes. Nous pouvions aussi échanger la laine de nos moutons contre des vêtements ou de la laine filée à Cherbourg, chez Poulain.

La vie quotidienne

Les maisons

Chez nous, nous n'avions pas le confort que l'on connaît actuellement dans les maisons. À cette époque, il n'y avait ni eau (arrivée en 1959), ni électricité (installée en 1934). Le nombre de pièce était aussi plus restreint. Il n'y avait, par exemple, pas de salle de bain mais seulement quelquefois un petit cabinet de toilette. Quand nous avions une salle à manger, elle n'était utilisée que lors des grandes occasions (réunions de famille, ouverture de la chasse). On vivait essentiellement dans la cuisine. Près de la cheminée, on trouvait encore dans certaines maisons, l'alcôve, lit fermé par un lourd rideau et dans lequel dormaient les plus anciens (souvent nos grands parents).

Dans certaines maisons, il y avait encore un sol en terre battue. Cela n'était pas très pratique à balayer. De plus, des creux se constituaient aux endroits de la pièce les plus utilisés.

Les meubles les plus courants à l'époque étaient les armoires normandes pour ranger le linge, un buffet pour la vaisselle. Dans beaucoup de maisons, un renforcement dans le mur muni d'étagères permettait d'y ranger de la vaisselle.

Le papier peint n'était pas répandu : les murs étaient peints ou blanchis.

Pour faire la cuisine, nous utilisions la cheminée. Elle constituait aussi l'unique moyen de chauffage. Souvent, il y avait des problèmes de tirage, ce qui nous obligeait à entrebâiller la porte pour évacuer la fumée. Quelques fermes étaient déjà équipées d'un fourneau à bois et à charbon, mais ce n'était pas la majorité. Étant donné qu'il y avait assez peu de bois à Biville, nous devions en acheter. Beaucoup récupéraient du *piqué* (ajonc) dans les landes, les mettaient en fagots et les utilisaient pour allumer le feu ou chauffer le four à pain. De même, on récupérait les petites branches de bois pour faire des fagots. Certains faisaient de la *biette* : on découpait au sol des morceaux de bruyère et de terre (un genre de tourbe) que l'on faisait sécher puis que l'on brûlait dans la cheminée. Cela servait à entretenir le feu mais cela fumait beaucoup et faisait beaucoup de cendre.

Pour faire la cuisine au feu de bois, nous utilisions un trépied, pour y poser les casseroles et une crémaillère pour y suspendre les marmites, pour la soupe, par exemple. Le feu de bois noircissait les casseroles. Ainsi, il y avait souvent un jour précis de la semaine réservé à leur nettoyage. Pour griller la viande, on utilisait un grill. Le *raitier* servait à faire les crêpes. La *pêl* n'était utilisée que pour faire la bouillie de sarrasin. Dans ce cas, toute la famille se plaçait autour de la *pêl* et mangeait la bouillie, à même le plat avec des cuillères.

Jusqu'en 1934, date de l'arrivée de l'électricité, on s'éclairait à la lampe à pétrole. Mais, même après cette date, certains utilisaient encore ce mode d'éclairage car ils refusaient l'électricité, de peur que cela mette le feu. Le plus souvent, en plus de la grande lampe à pétrole que l'on suspendait au plafond (à pétrole, ou avec une bougie dedans), il y

avait de petites lampes "Pigeon" ou des bougies pour se déplacer dans la maison et des lanternes tempêtes pour sortir dehors. Les vélos étaient souvent éclairés avec des lampes à carbure.

Nos chambres se situaient à l'étage. Elles n'étaient pas du tout chauffées. On utilisait donc des bouillottes, ou encore des briques ou des galets que l'on avait chauffé près du feu pour réchauffer les lits.

Le couchage était différent d'aujourd'hui car, en plus du sommier à ressorts et du matelas en laine (fait le plus souvent avec la laine des moutons de la ferme), on mettait quelquefois un "lit de plumes", sorte de grand sac en tissu que l'on remplissait avec des plumes, et sur lequel on dormait. C'était très mou. Avant les matelas, il y eut les paillasses, sorte de matelas fait avec de la paille à l'intérieur. Mais ce mode de couchage n'était plus tellement utilisé à cette époque. Par-dessus, on se couvrait avec des couvertures piquées en laine ou des édredons de plume.

La nourriture

Tous les jours, nous faisons de la soupe. En effet, certains (surtout les hommes) mangeaient de la soupe le matin au petit déjeuner. D'autres prenaient du café au lait accompagné de pain et de beurre. Il y avait une collation le matin vers 9 heures et l'après-midi vers 16 heures. Elle était souvent constituée de pain et de beurre ou de *graisin*.

Le repas du midi était le repas principal. Il était constitué d'un plat unique. En effet, tous les jours, il n'y avait ni entrée, ni dessert. La viande et les légumes provenaient souvent de notre ferme : lard salé, lapins, volailles et légumes du jardin selon la saison (poireaux, navets, carottes, choux, pommes de terre, céleri...). On ne tuait jamais de veau ni d'agneau à la ferme. Ils étaient destinés à être vendus au boucher. Pour le dimanche, on achetait souvent du bœuf pour faire du pot au feu. Il était très rare de manger du steak ou du rôti de bœuf.

Beaucoup de légumes ne se faisaient pas à l'époque : les tomates, les avocats ou les melons. De même, on n'achetait jamais de fruits. On se contentait de ceux du jardin.

Le soir, on mangeait systématiquement de la soupe puis des œufs ou autre chose. On mangeait très peu de fromage à cette époque

Tous les vendredi, on mangeait maigre : du poisson frais que l'on pouvait acheter au marchand ambulant de la morue salée ou en filets, ou encore des harengs saurs accompagnés de pommes de terre en robe des champs.

La boisson principale était le cidre. Le vin n'était servi que lors des grandes occasions.

Les rares desserts que l'on pouvait servir le dimanche étaient le riz au lait, les crèmes aux œufs ou de la semoule. Dans le four à pain, on faisait quelquefois de la brioche.

Tout au long de la journée, nous buvions du café. Il était fait à l'avance, dans une grande cruche en terre munie d'un filtre en métal. On pouvait sucrer le café à l'avance. D'autres mélangeaient le café avec de la chicorée. Pour le réchauffer, on utilisait une

bouillotte que l'on plaçait près du feu. Les hommes le buvaient rarement nature : ils y ajoutaient du calva.

Le linge et les autres tâches ménagères

Deux fois par an, il fallait laver les draps lors de la "grande lessive". On chauffait alors de l'eau dans des chaudrons et on la versait dans une grande cuve où se trouvait le linge. Un sac de cendres, placé au-dessus du linge, faisait office de lessive.

Mais déjà, dans les années 30, l'utilisation de la lessiveuse était très répandue, ce qui nous permettait de laver les draps beaucoup plus souvent. Il s'agissait d'un progrès mais cette tâche restait longue et fastidieuse. Avant de commencer, on faisait un pré-lavage au lavoir, puis on plaçait le linge dans la lessiveuse posée sur un trépied au-dessus du feu. Il fallait le laisser au moins deux heures pour que cela bouille bien. Enfin, nous allions le rincer au lavoir. Quant au linge de couleur, il était transporté dans une brouette et lavé directement au lavoir. Souvent, on utilisait la lessive encore chaude qui avait servi à bouillir le blanc pour faire tremper le linge de couleur.

Pour repasser le linge, il n'y avait pas de fer électrique ! Même après l'arrivée de l'électricité, nous utilisions encore des fers en fonte que nous faisons chauffer près du feu. Certains fers pouvaient contenir du charbon de bois. Il fallait alors faire attention à ne pas tâcher le linge de suie.

Pour faire la vaisselle, il n'y avait ni produit vaisselle, ni évier. On se servait d'eau bien chaude et d'une bassine. Souvent l'eau de vaisselle était donnée aux cochons.

La médecine

On ne voyait le médecin que lorsque l'on était gravement malade. Il arrivait même que le médecin arrive trop tard.

Pour les maladies bénignes, on se débrouillait avec les moyens du bord : du lait avec du miel et du rhum pour la gorge ou encore du sirop de capillaire (plante grasse que l'on trouve sur les murs). Pour les congestions, on appliquait des cataplasmes à la farine de moutarde sur la poitrine ou dans le dos. Cela était douloureux car, avant d'appliquer ces cataplasmes, on devait les chauffer, ce qui occasionnait quelquefois des brûlures. On posait aussi des ventouses dans le dos.

Pour les petites coupures au doigt, on confectionnait une "chique" pour entourer le doigt avec un morceau de coton de la ficelle.

Comme il n'y avait pas de pharmacie à Beaumont, il fallait aller chercher les médicaments à Equeurdreville ou à Cherbourg.

Le médecin était polyvalent. Il pouvait remettre les fractures en place et faire le plâtre et aussi accoucher les femmes.

Pour les plus courageux, il était possible de se faire arracher les dents par le forgeron.

Les femmes qui devaient accoucher ne faisaient pas appel au médecin, dans la plupart des cas. Une "sage-femme" non diplômée, non professionnelle, venait les aider. De même, les soins aux bébés étaient beaucoup plus rudimentaires. La plupart des femmes allaitaient. Sinon, en guise de biberon, on utilisait parfois de petites bouteilles de sirop vides et munies de tétines. Les bébés étaient emmaillotés jusqu'à la taille pendant plusieurs mois. Les couches pouvaient être confectionnées dans de vieux draps. C'était une corvée de laver et de sécher toutes ces couches. On les attachait avec des épingles à nourrice. Plus tard, il y a eu des couches en coton que l'on achetait toutes faites.

L'habillement

La tenue ancienne, celle que portaient les femmes âgées de l'époque, était caractéristique : un grand jupon plissé et une petite bonnette blanche sur la tête. Les femmes plus jeunes mettaient une blouse pour tous les jours. Le dimanche, les tenues étaient souvent assez foncées : nous portions beaucoup de noir.

Tous les jours, les hommes portaient beaucoup de velours et du coutil, ainsi qu'une casquette. Le dimanche, ils portaient un chapeau.

En effet, on "s'habillait" pour aller à la messe le dimanche. Sinon, on ne changeait pas de vêtements tous les jours. Un habit devait durer le plus longtemps possible.

Tous les jours, les hommes portaient des sabots bretons (tout en bois) dans lesquels ils mettaient de la paille. Les femmes portaient plutôt des sabots avec une semelle en bois et le dessus en cuir. Pour le dimanche, on portait souvent des chaussures montantes. Nous, les enfants, nous mettions des galoches, des chaussures montantes en cuir avec une semelle de bois qui pouvait être protégée dessous par du caoutchouc ou bien par des fers. Certaines filles avaient des galoches vernies pour le dimanche.

Pour aller à l'école, nous portions des blouses grises ou noires boutonnées dans le dos. Celles des filles étaient parfois piquées devant d'un fil de couleur, ou bien faite dans un tissu à carreaux. Les garçons portaient des culottes courtes et de longues chaussettes.

Les petites filles et les femmes mettaient des corsets pour maintenir le dos.

L'école

L'école se trouvait à l'emplacement de celle d'aujourd'hui. Elle nous accueillait, filles et garçons. À côté de l'église, se trouvait une école religieuse pour les filles, dirigée par des Sœurs. Les enfants y étaient hébergés et rentraient chez eux le mercredi et le samedi après les cours. Cette école a été fermée avant la seconde guerre, et les Sœurs sont restées. Alors ces enfants sont allés en pension dans une autre école religieuse, à Équeurdreville. Les parents choisissaient d'inscrire leurs filles dans l'une ou l'autre école souvent selon la proximité de leur maison.

L'institutrice de notre école était très croyante et nous surveillait aussi le dimanche, pendant la messe. Dans la classe, nous étions une quarantaine d'élèves. Les plus jeunes, en cours préparatoire, avaient 6 ans, en moyenne. Puis, il y avait ceux du cours élémentaire. Les plus âgés, en cours moyen, avaient 11 ou 12 ans. Mais, il y avait des exceptions, comme cet élève qui a commencé l'école à 4 ans et demi car ses parents souhaitaient qu'il accompagne son frère de 6 ans.

Notre institutrice vivait avec sa cousine qui l'aidait beaucoup soit pour garder les élèves punis, soit pour nettoyer la salle, etc. Leur maison était mitoyenne à l'école. Elles n'avaient pas besoin de sortir du bâtiment pour rentrer chez elles.

La classe était meublée avec de grandes tables en bois de la longueur de la salle et des bancs. Elles avaient différentes hauteurs pour chaque âge. Le bureau de l'institutrice était placé au milieu, sur une estrade. Derrière elle, un tableau noir était fixé au mur.

Plusieurs cartes géographiques de France et d'Europe étaient accrochées également. Un poêle à bois, posé dans un coin chauffait la pièce. Nous étions chargés de charrier du bois, et c'est l'institutrice qui allumait le poêle. En hiver, certaines filles apportaient leur chaufferette : une boîte en fer et bois avec de la charbonnette dedans pour poser leurs pieds et les réchauffer. Les mois d'hiver, l'éclairage de la salle était assuré par des lampes à pétrole avant l'arrivée de l'électricité en 1934.

Il y avait deux couloirs mais celui qui devait être l'entrée des filles était, en fait, utilisé pour ranger le charbon.

À l'extérieur, un petit mur en pierre séparait en deux la cour de récréation pour que filles et garçons ne se mélangent pas. Le côté des filles était plus petit car elles étaient moins nombreuses. Un préau abritait les toilettes des garçons. Celles de filles étaient à l'intérieur du bâtiment.

Les élèves

Deux des élèves venaient de la commune de Vauville car ils habitaient plus près de cette école. Sinon, nous étions tous de Biville. Quelques élèves sont allés en pension ailleurs car leur famille ne s'entendait pas avec l'institutrice.

Le matériel scolaire était fourni gracieusement par la commune. Nous avions des ardoises avec un cadre en bois et des cahiers. Pour écrire, les plus grands disposaient d'une plume, d'un buvard et d'un encrier encastré dans la table. À tour de rôle, nous étions chargés, tous les matins, de remplir chaque encrier et de distribuer les cahiers. Il y avait un livre pour chaque matière : histoire, géographie, sciences naturelles, arithmétique, grammaire.

Nous avions un cartable en cuir, que l'on appelait une "carte", où nous rangions notre plumier et les cahiers nécessaires aux leçons du jour. La commune offrait des "bons" aux enfants les plus démunis pour avoir une paire de galoches et une blouse au début de chaque année.

Le midi, nous rentrions manger chez nous, à pied. Mais, certains mangeaient chez des parents ou amis habitant plus près de l'école. D'autres allaient déjeuner dans un café-épicerie du bourg ou alors, ils apportaient leur repas et mangeaient sous le préau. En hiver, la cousine de l'institutrice préparait de la soupe pour ceux qui ne rentraient pas chez eux. Les parents d'une élève l'ont laissé parfois déjeuner à l'école pour l'obliger à manger de la soupe car elle n'en prenait pas chez elle.

Pendant les récréations, nous nous retrouvions pour jouer dans la cour. L'ambiance y était bonne. Entre nous, nous avons plutôt l'habitude de parler patois. Nous jouions, entre autres, au "jeu de l'épervier" avec une équipe de chaque côté d'une ligne ; il fallait traverser l'aire de jeu sans se faire attraper par le joueur situé au milieu. Nous, les filles, nous jouions à "traîne, traîne, mon balai" : nous formions un cercle et nous chantions. Une joueuse avait un mouchoir et circulait à l'extérieur du cercle, dans notre dos; elle devait placer le mouchoir derrière l'une d'entre nous qui se mettaient alors à courir autour du cercle en tentant de la rattraper. On jouait aussi à "la gatte" (la marelle). L'institutrice n'autorisait pas les jeux de ballon

En classe, la maîtresse était assez stricte. Il ne fallait pas bavarder, ni copier sur le voisin. Quand nous étions punis, elle nous envoyait souvent dans le couloir à charbon, sinon nous allions "au coin" ou bien elle nous tapait sur les doigts avec une règle. Ceux qui ne savaient pas leurs leçons devaient rester pour les apprendre ou pour écrire des lignes, soit pendant la récréation soit après les cours. Elle est partie plus tard enseigner à Maupertus, et sa cousine s'y est mariée avec un cultivateur.

À chaque fin d'année, un photographe venait prendre toute la classe et une photo était offerte à chacun.

Les cours

Les cours s'étaient d'octobre à juin. Les "grandes vacances" duraient trois mois. Puis les vacances de Noël et celles de Pâques étaient de deux semaines. En plus, il y avait quelques jours fériés et deux ou trois jours libres pour Mardi-Gras.

Nous allions à l'école cinq jours par semaine, du lundi au samedi, le jeudi étant le jour de repos.

La journée d'école débutait à 8 heures jusqu'à 11 heures, puis reprenait à 13 heures jusqu'à 16 heures (heure solaire). Dans la matinée et l'après-midi, il y avait une récréation d'environ vingt minutes.

Tous les matins, nous rentrions dans l'école en chantant. C'était souvent le même chant commençant par "Nous partons pour l'école..." En passant la porte de la salle de classe, nous saluions la maîtresse d'un signe de tête. Elle contrôlait la propreté de nos mains, et parfois aussi de nos cheveux pour éviter les poux. Ensuite, nous attendions debout, devant nos tables, qu'elle nous permette de nous asseoir.

L'institutrice devait diviser ses cours selon les différents niveaux d'études. Pendant qu'elle enseignait aux plus petits, les autres lisaient ou faisaient un exercice.

La première leçon était la morale ou l'instruction civique. Pendant 10 minutes, elle expliquait un code de bonne conduite, des bonnes manières comme, par exemple, dire "bonjour". Elle écrivait parfois une phrase de moral au tableau.

Ensuite, les cours d'arithmétique, d'histoire ou autres commençaient. En géographie, nous devions connaître par cœur tous les fleuves de France et leurs affluents, les montagnes, les départements et leurs chefs-lieux, les régions, etc... Nous apprenions aussi l'histoire de France.

Une fois par semaine, il y avait des cours de gymnastique pendant lesquels nous faisons quelques mouvements comme le geste de "planter les choux". Une après-midi par semaine était consacrée aux travaux pratiques. Les filles apprenaient la couture, et les garçons le dessin.

Chaque mois, l'institutrice organisait une séance de cinéma dans l'école, avec un projecteur à tourner à la main qui était prêté par la commune.

Tous les jours, nous étions interrogés sur le cours de la veille. Souvent, nous devions réciter nos leçons. Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, nous faisons une dictée. Et chaque mois, nous avons une composition écrite qui portait sur chaque matière. Nous recevions alors des notes sur dix ou bien des appréciations telles que "Très bien", "Bien", "Assez bien", "Passable", etc... L'institutrice établissait un classement des élèves. En classe, on s'asseyait ensuite dans l'ordre, les meilleurs étant assis devant. Quant aux élèves en cours préparatoire, ils obtenaient des "bons points" qui, une fois cumulés, leur donnaient la possibilité d'avoir une image comme récompense.

Chaque fin d'année scolaire, au début de l'été, l'institutrice organisait une sortie pédestre d'une journée. Nous partions tous ensemble à Urville, à Jobourg, à Siouville ou ailleurs. Parfois, l'un de nous emmenait une carriole avec un âne pour transporter les affaires.

Le certificat d'études

Le certificat d'études se déroulait dans l'école de Beaumont, sur la place de la Madeleine. Notre institutrice décidait, selon nos résultats scolaires, si on pouvait ou non

Biville dans les années 20 et 30

passer l'examen. Toutefois, un élève qui n'avait pas été choisi pouvait être présenté par ses parents.

L'examen durait toute la journée et se déroulait comme les compositions à l'école. Tous les instituteurs du canton étaient présents et chacun corrigeait les copies d'une autre commune. Nous connaissions le résultat le soir même. Souvent, nous recevions un cadeau offert par nos parents. La récompense pouvait être, par exemple, un vélo car il y avait un marchand de vélos à Beaumont.

La grande majorité d'entre nous était issue de familles d'agriculteurs. Nous n'avons donc pas poursuivi nos études après le Certificat. Nous avons travaillé avec nos parents ou bien comme commis ou bonne dans d'autres fermes.

Les loisirs et fêtes

Les loisirs

Nous, les enfants, nous avons quelques jouets, par exemple des poupées en chiffon pour les filles. Cela dépendait des moyens de notre famille. Certains avaient des jeux de construction, des jeux de loto, des dominos... Nous jouions rarement tous ensemble, nous nous regroupions seulement parfois par hameau. Dans la cour de récréation, nous jouions aux billes. Les filles sautaient à la corde, et jouaient à la marelle.

Un petit cirque passait quelquefois dans la commune. Il n'y a eu du théâtre que deux ou trois fois avec l'Abbé Vasselin. Les colonies de vacances qui accueillaient les enfants des écoles religieuses organisaient aussi des spectacles auxquels nous assistions. L'activité principale des enfants de cette colonie de vacances était d'aller se promener dans les dunes et sur la plage. Mis à part cette colonie, il y avait très peu d'estivants qui résidaient à Biville.

Nous n'allions jamais à la mer pour nous baigner. Cela ne se faisait pas. Nous y allions surtout pour pêcher. Nous ramassions des *flies* et des *coques* dans les rochers à Vauville quand il y avait une grande marée. Nous mangions les *flies* crues ou cuites. Nous allions aussi au lançon sur la grève. Pour cela, on traçait un sillon dans le sable avec une grage ou une roue et on attrapait les petits poissons avec les mains. Nous les mangions frits à la poêle. Dans les rivières, nous pêchions parfois des poissons avec une fourchette.

La chasse était un loisir assez répandu dans la commune. Les chasseurs allaient dans les dunes quand il n'y avait pas de manœuvres militaires. Dans ce cas, il était interdit de s'y promener car les militaires faisaient des tirs à balles réelles.

Le dimanche, ceux d'entre nous qui avaient un vélo allaient se promener en groupes car, dans la commune, il n'y avait pas de lieu de rencontre pour les jeunes. Les cafés étaient fréquentés par les hommes adultes et ne proposaient aucun jeu. Les baby-foot ne sont apparus qu'après la guerre.

Les appareils photos étaient très peu répandus à l'époque. Les premières photos ont été prises par des estivants qui venaient de Cherbourg ou d'autres villes. Dans les années 30, aucun d'entre nous n'avait d'appareil photo. Aux mariages, on faisait quelquefois venir un photographe ou on allait se faire photographier en ville.

Il était courant de posséder un phonographe pour écouter des disques, par exemple lors de réunions de famille ou le soir.

La lecture des journaux était une occupation très répandue. On achetait "le Réveil" ou "Cherbourg-Eclair" qui donnaient essentiellement des nouvelles locales. Le facteur l'apportait aux abonnés. Nous, les enfants, nous empruntions des "Fripounet et Marizette" au curé. Mis à part ces journaux, il était rare de posséder des livres.

Le soir, les femmes tricotaient ou brodaient et les hommes fabriquaient des paniers. Il était courant de jouer aux cartes entre voisins. On jouait aux mariages, au 3-7, au foutrot, à la manille. Certains jouaient même de l'argent ce qui occasionnait quelquefois des discussions.

Les relations avec l'extérieur

Nous pouvions aller à Cherbourg tous les jeudis grâce à un car qui assurait la liaison, mais nous n'y allions pas pour nous promener. Souvent, nos parents ne nous emmenaient pas avec eux. Nous, les jeunes, nous ne sortions de la commune qu'exceptionnellement. N'ayant connu rien d'autre, cela ne nous manquait pas. La première voiture de la commune est apparue dans les années 30.

Deux personnes seulement avaient le téléphone à Biville à cette époque. Pour appeler ces deux abonnés, il fallait passer par le standard de Beaumont et demander le n°1 ou le n°2 à Biville. Le premier téléphone était celui de la poste. Pour téléphoner, c'était là que nous allions, aux horaires d'ouverture. Il s'agissait d'un téléphone muni d'une manivelle que l'on tournait après avoir décroché. La plupart des appels téléphoniques étaient destinés au docteur ou au vétérinaire pour les urgences.

La TSF est apparue dans la commune assez tard. Cependant, un homme de la commune a eu une radio sur batterie avant l'arrivée de l'électricité en 1934. On écoutait la radio surtout pour les informations.

Les réunions de famille et les fêtes :

Lors de fêtes ou de repas de famille, on chantait beaucoup, des chansons en patois ou non. Les chanteurs se levaient et chantaient seuls, nous reprenions le refrain en chœur. Par contre, très peu de personnes dansaient à cette époque.

Beaucoup racontaient des histoires aux réunions de famille. Il s'agissait surtout d'histoires drôles en patois.

Lors des mariages, il y avait deux repas, un le midi et un le soir. Il n'y avait pas de vin d'honneur. Souvent, seule la famille était invitée. L'après-midi, on allait se promener, parfois en car. Le repas était composé de plusieurs plats : du homard ou des crevettes en entrée, du cidre et du vin comme boisson, du pot au feu et une pièce montée en dessert. Il y avait quelques jeux en soirée, mais le principal plaisir était de chanter.

Les anniversaires se fêtaient peu. Quelques-uns s'offraient seulement un petit cadeau.

Les Rois étaient la fête principale de l'année. C'étaient les seuls jours de congés des bonnes et des commis. Il y avait les "petits Rois" et les "grands Rois". Ainsi, dans certaines fermes, tous les employés ne prenaient pas leurs congés en même temps. Certains les

Biville dans les années 20 et 30

prenaient aux "petits Rois" et d'autres aux "grands Rois". Ainsi, le soin aux bêtes était toujours assuré ces jours-là.

Les "petits Rois" avaient lieu une semaine après les "grands Rois". Le samedi soir et le dimanche midi, on faisait un repas de famille, souvent constitué de dinde, de pot au feu ou d'un *rôtelet* et d'une galette des rois en dessert. Cette galette était une brioche dans laquelle il y avait une fève. Pour nous, cette fête était plus importante que Noël.

A Noël, on allait seulement à la messe de Minuit. Mais le soir, il n'y avait pas de réveillon. Dans beaucoup de maisons, on plaçait une crèche au pied de laquelle on laissait ses sabots. Les cadeaux les plus courants étaient une orange ou un sucre d'orge. Néanmoins, les familles qui en avaient les moyens offraient des jouets aux enfants.

Au jour de l'An, nous, les enfants, passions dans les maisons de la commune pour souhaiter la bonne année, avec à la main une petite bourse en tissu. Les habitants nous donnaient quelques pièces. Nous recevions aussi parfois une orange ou un sucre d'orge. Par contre, le réveillon de la Saint Sylvestre ne se fêtait pas.

A Mardi-Gras, il n'y avait rien d'organisé. Dans certaines maisons, les enfants se déguisaient et passaient dans les fermes pour obtenir quelques pièces. Quelques-uns faisaient des crêpes.

Au 1^{er} avril, on se jouait parfois des tours, entre jeunes.

Il n'y avait aucune fête à Biville. Pour la fête patronale, il n'y avait qu'une messe. Les communes environnantes étaient plus vivantes : il y avait la fête de la plage à Vauville et la fête de la Madeleine à Vasteville. Quand il y avait une fête dans une autre commune, nous y allions à vélo ou en carriole.

Les différentes fêtes et loisirs ne sont apparus à Biville qu'après la guerre, avec les kermesses, les clubs de sports, les associations, clubs ou jeux inter-communes.

La religion

Les lieux Saints

En 1928 a eu lieu la bénédiction de la nouvelle église. La première étant trop petite, elle a été agrandie. L'abbé Lecoutour avait donné sa fortune pour financer ces travaux. Lors de la bénédiction trois évêques étaient présents. Une grande foule a assisté à la cérémonie.

À Biville, l'École Apostolique se situait dans l'actuel centre d'accueil Thomas Hélye. C'était le passage obligé des futurs prêtres. Les jeunes y entraient à douze ans, après la communion et à la fin de leurs études. Ils y restaient plusieurs années, jusqu'à leur entrée au séminaire. Le père Pignot était un des professeurs de cette école. L'École Apostolique accueillait une vingtaine de jeunes.

La Maison des Missionnaires faisait partie du même bâtiment que l'École Apostolique. Trois ou quatre missionnaires étaient résidents permanents à Biville. Ils avaient chacun leur chambre et leur propre chapelle pour prier. Parmi eux, le père Hector et le père Ambroise qui évangélisaient à Bricquebec, Valognes, etc... De temps en temps, ils effectuaient des missions dans la commune. Une mission durait une semaine et consistait en des messes dites le soir. Les sermons des missionnaires duraient de longues heures. Le but était de rapprocher les gens de l'Église. Ceux qui n'allaient jamais à la messe en temps normal s'y rendaient à cette occasion. Contrairement à la messe, dite en latin, les sermons étaient en français.

Le curé

À Biville le prêtre et deux vicaires étaient présents en permanence: le père Ambroise et le père Pignot. De plus, la commune abritait des missionnaires. Ils disaient une messe chacun tous les matins dans les différentes chapelles de la commune.

Le presbytère étant en ruines, le curé logeait dans la Maison des Missionnaires. À l'époque de l'abbé Blétel, la bonne logeant avec lui était sa sœur.

La pratique religieuse

Tous les dimanches, avaient lieu une messe le matin et des vêpres l'après-midi. À l'époque, la messe était dite en latin et durait une heure.

Nous allions presque tous à la messe : hommes, femmes et enfants. Par contre, beaucoup moins de monde assistait aux vêpres. Dans l'église, les places n'étaient pas réservées mais, par habitude, les femmes s'asseyaient dans les bancs et les hommes dans les stalles. En été, les estivants participaient aussi aux offices. Des Hollandais venaient tous les ans. Des séminaristes de Coutances qui séjournèrent à la Maison des Missionnaires, deux ou

trois prêtres et les enfants de l'École Apostolique étaient présents également à la messe. Cela la rendait différente.

Le curé passait dans l'allée avec de l'eau bénite pour faire l'aspersion. Pendant quelque temps, des prêtres faisaient office de chantres. Ensuite, des hommes de la commune s'en sont chargés. Ils chantaient le Plein Chant, un livre spécial de chants.

Nous, les enfants de la commune, nous allions tous au catéchisme. Nous faisons notre communion privée à 7 ans et notre communion solennelle à 11 ans. Le prêtre demandait à certains garçons s'ils voulaient être enfants de chœur. Leur rôle était de servir la messe, de porter l'encensoir, ... Ils étaient vêtus d'une soutane rouge ornée d'un surplis blanc. Ils devaient être présents aux messes et aux vêpres.

Le catéchisme se déroulait le jeudi dans l'église. À l'époque, l'enseignement était donné par le père Ambroise et le père Blétel. Nous devions apprendre des leçons et des prières par cœur. Nous étions notés et classés. Tous les mois, nous faisons une composition, assis dans les stalles pour ne pas copier sur le voisin.

La Jeunesse Agricole Catholique proposait des réunions cantonales animées par un prêtre de l'École Apostolique.

À l'époque, le jeûne du vendredi était très respecté. Nous ne mangions pas de viande ce jour là. Le vendredi Saint et le mercredi des Cendres, il ne fallait pas manger d'œufs non plus. Pendant tout le Carême, la soupe à la graisse était supprimée.

Beaucoup faisaient leur prière avant de dormir et de manger.

Les fêtes religieuses

Le pèlerinage du Bienheureux Thomas se déroulait selon le même rituel qu'aujourd'hui mais de manière plus importante.

La plus grande partie des fidèles venaient d'autres communes, souvent éloignées. Ils arrivaient en carriole, en car ou même parfois à pied. Les pèlerins venaient pour la journée du 19 octobre ou pour deux jours et assistaient à toutes les messes dans l'église, pleine, nuit et jour.

Le bourg et l'église étaient un peu décorés pour l'occasion. Les trois cafés de Biville restaient ouverts toute la nuit, ainsi que le magasin d'objets de piété à l'emplacement actuel de l'épicerie. Un deuxième magasin d'objets de piété était ouvert juste en face de l'autre café du bourg.

La fête durait de l'après-midi du 18 octobre à celle du 19. Pendant toute la durée de la fête, il y avait des messes et des offices. Les fidèles récitaient des chapelets.

La veille de la fête, le 18, vers 16 heures, commençaient l'exposition et la bénédiction des reliques, tombeau et chasuble, du Bienheureux Thomas. Les reliques restaient là jusqu'au lendemain soir. Ce jour avait lieu une messe de minuit, juste après les matines qui débutaient vers 23h30 et duraient deux ou trois heures.

Biville dans les années 20 et 30

Le matin du 19 octobre, dès 7 heures, heure solaire, plusieurs prêtres de l'École Apostolique disaient des messes. Le jour de la fête, l'un des missionnaires faisait les sermons de circonstance. La grand' messe avait lieu à 11 heures. Le matin du 19, il y avait une procession avec tous les prêtres, depuis le presbytère (la maison des missionnaires) jusqu'à l'église. Le midi, ils repartaient en procession au presbytère pour manger et repartaient en procession après. En effet, tous les prêtres et les cardinaux mangeaient ensemble, au presbytère, pendant les deux jours.

L'évêque n'était pas là le midi. Il arrivait un peu après, ainsi que tous les chanoines de Coutances et des vicaires. La fête se terminait par les vêpres.

Le jour du pèlerinage semblait parfois long aux les enfants de chœur qui devaient assister à tous les offices !

On parlait de miracles lors de ce pèlerinage. Il est arrivé que des fidèles handicapés à leur arrivée, repartent de Biville en marchant sur leurs deux pieds.

À l'époque, il y avait encore de l'eau dans la fontaine du Bienheureux Thomas à Biville. Les gens allaient y boire et remplissaient aussi des bouteilles. Certains lançaient des pièces dans la fontaine. Tous les ans, à l'époque du père Millecent, un dimanche de juillet, avait lieu une procession jusqu'à la fontaine. Nous allions jusqu'à la croix Frimot. Des prêtres des environs venaient accompagner le prêtre et les enfants de chœur de Biville. Devant la fontaine, nous priions, récitons un chapelet et chantions les vêpres.

Le 15 août, une procession se rendait au Calvaire des dunes. Les jeunes séminaristes qui étaient là en vacances faisaient un feu et chantaient le soir dans les dunes.

Pour la fête-Dieu, il y avait des décorations dans tout le village. La procession s'arrêtait à des reposoirs : des autels décorés par les habitants de chaque hameau. Il y en avait trois ou quatre sur le parcours. Nous décorions la route avec des glaïeuls disposés en forme de soleil. Les jeunes filles portaient des corbeilles remplies de fleurs à répandre sur le parcours. Cette procession avait lieu l'après-midi et durait environ deux heures. Nous revenions pour le Saint Sacrement dans l'église. Beaucoup de gens du pays assistaient à cette fête, à la messe et aux vêpres.

La fête patronale de Biville était la Saint Pierre et Saint Paul. Il y avait une messe mais pas de fête.

Pour la fête des moissons, organisée par la JAC (Jeunesse Agricole Catholique), l'église était décorée avec des épis de blé, d'avoine et d'orge dans lesquelles étaient glissées des roses en papier. Cette fête avait lieu en juillet pour bénir les moissons et durait un dimanche entier. Une procession allait du presbytère jusqu'à l'église. Ce jour-là, il y avait, comme d'habitude, messe et vêpres. Le pain béni, une brioche, était distribué parmi les assistants. Une personne en apportait un morceau aux domiciles des personnes qui ne pouvaient pas se déplacer.

Les jours de fête comme Pâques, Pentecôte, l'Ascension ou Noël, nous portions des habits différents de ceux des dimanches habituels. Par exemple, les grands-mères qui portaient des bonnettes en avaient une grise le dimanche et une blanche ornée de fleurs

pour les dimanches de fête. Les grands-mères en deuil, par contre, portaient une bonnette noire jusqu'à la fin de leur vie.

A Noël, nous assistions simplement à la messe de minuit.

Les cérémonies

Le baptême

Les baptêmes donnaient lieu à une fête. Les bébés étaient baptisés dès leur troisième ou quatrième jour pour éviter un enterrement civil en cas de mort prématurée du nourrisson. Ils étaient baptisés après la messe du dimanche. Le bébé ne devait pas entrer dans l'église avant d'être baptisé, alors le curé allait le chercher au portail. Il n'y avait pas de préparation de baptême comme il peut y avoir aujourd'hui.

Une femme qui venait d'avoir un enfant ne devait pas rentrer dans l'église avant d'avoir été purifiée. Pour cela, elle devait être bénie par le curé, lors des relevailles.

La communion

L'année de notre communion, nous assistions à toutes les messes. Nous devions aussi répondre la messe le matin, avant d'aller à l'école. A l'époque, on communiait le dimanche. Mais auparavant, nous faisons une retraite de communion, du mercredi au samedi midi, à l'église. Après l'école, nous apprenions alors la manière de communier.

Le dimanche matin, jour de la communion, nous devions être à jeun. Certains s'évanouissaient car ils étaient affaiblis. Nous allions à la messe et aux vêpres et le midi, nous mangions au presbytère avec les prêtres. Le soir, nous devions avoir fini de manger avant minuit pour être à jeun pour le lendemain. Car le lundi matin avait lieu une messe d'action de grâce. Pour communier, nous avalions l'hostie car on ne devait pas la toucher avec les dents.

Les filles étaient habillées en robe blanche avec un voile. Les garçons en costume noir ou bleu marine avec un brassard. Le cierge était payé par nos parents. Il y en avait de différentes tailles selon le prix et cela créait des jalousies. Certains enfants avaient même leur nom marqué sur le cierge.

Après la communion, nous continuions d'aller au catéchisme. L'année d'après, nous participions de nouveau à une cérémonie, avec les nouveaux communiants. C'était la Confirmation. Ce jour-là, nous portions de nouveau notre tenue de communiants.

Le mariage

Les mariages étaient célébrés de la même manière qu'aujourd'hui, avec bénédiction des alliances. La robe blanche représentait la virginité de la jeune fille. Une fille ayant "pêché" ne pouvait pas porter de blanc. Elle se mariait alors dans l'intimité, lors d'une petite messe. Une jeune fille de Biville s'est mariée en noir car sa belle-mère était décédée 15 jours plus tôt.

L'enterrement

Quand quelqu'un allait mourir, on appelait le prêtre pour qu'il donne l'extrême-onction. À l'époque, les gens mourraient chez eux. Nous veillions les morts pendant deux ou trois jours. Les voisins venaient passer une ou deux heures et se relayaient. C'était une coutume. La veille de l'enterrement, il y avait une veillée le soir avec le curé qui récitait des prières pendant une demi-heure.

Le jour de l'enterrement, le curé venait chercher le corps à la maison avec deux enfants de chœur. Puis, le cercueil était transporté jusqu'à l'église, dans une carriole tirée par une jument noire. Nous suivions derrière, à pied. Il y avait des enterrements de première, deuxième et troisième classe. Pour les beaux enterrements de première classe, il y avait des tentures noires à chaque pilier dans l'église. Ceux de troisième classe étaient ceux des gens modestes et il n'y avait aucune décoration. Selon la classe d'enterrement, le nombre de chantres variait aussi. Entre ces différentes classes, il y avait des "classes embellies".

Les divorcés ne pouvaient pas bénéficier d'une cérémonie religieuse. Les suicidés non plus, théoriquement.

À l'époque, le port du deuil était pratiquement obligatoire. Les femmes portaient un voile noir en avant pendant six mois. Pendant les six mois suivants, elles pouvaient le rejeter en arrière et ne l'abaissaient qu'au moment d'entrer dans l'église. Les veuves ne portaient plus jamais de couleur après leur deuil. Les hommes en deuil, eux, ne portaient qu'un brassard noir ou une barrette pendant six mois.

La superstition

Il y avait quelques superstitions à cette époque. Avant d'entamer le pain, beaucoup faisaient une croix dessus. Le pain était sacré, respecté. On n'en jetait jamais, même un morceau. Il ne fallait pas le poser à l'envers car on disait que cela faisait chavirer les bateaux.

On disait aussi qu'entendre une chouette était signe de malheur, de même que la vision d'une pie :

- "Une pie, malheur ; à deux vue, bonheur."
- "Une pie malheur, deux pies bonheur"

La guerre

La Déclaration

La Déclaration de la guerre en septembre n'a pas été une grande surprise pour nous car de nombreux événements venaient déjà nous inquiéter. Nous nous informions par les journaux essentiellement car encore peu de maisons étaient équipées de postes de TSF à cette époque.

Beaucoup d'hommes de la commune furent mobilisés à ce moment là. Quelques-uns, trop âgés, sont partis dans un premier temps, puis sont revenus peu après.

Nous ne nous attendions pas à la débâcle de 1940 car on disait que le conflit n'allait pas durer, que la France gagnerait la guerre rapidement.

L'Occupation

Les Allemands sont entrés dans la commune, sans encombre. Ils ont commencé par rechercher les soldats français qui auraient pu se cacher. Nous avons peur et personne ne s'est opposé à eux. Ils se sont installés un peu partout dans la commune. Beaucoup d'entre nous ont dû les loger chez eux, contre leur gré. Certains allemands étaient très corrects avec nous mais d'autres étaient brutaux. Ils réquisitionnaient des étables pour loger leurs chevaux, puis ils ont construit de grandes baraques dans le bourg pour pouvoir les regrouper tous au même endroit. La plupart de leurs chevaux étaient des chevaux français qu'ils avaient réquisitionnés sur place. Une commission se réunissait alors à Valognes pour choisir les chevaux destinés aux Allemands. Chaque commune devait en présenter un certain nombre. Nos armes ont également été confisquées, même si beaucoup de chasseurs ont caché leurs fusils pour éviter de les donner à l'occupant. Les TSF étaient aussi interdites dans les maisons.

Des hommes étaient réquisitionnés par les Allemands pour travailler et n'étaient pas payés pour leur travail. Leurs tâches pouvaient être de creuser des tranchées, d'aider à la construction de blockhaus etc... Beaucoup de blockhaus ont été construits sur la plage afin de parer à un éventuel débarquement allié sur cette côte. Dans le même but, ils ont aussi miné tout le bord de mer et d'autres endroits de la commune, par exemple à la frontière avec Sainte-Croix, dans les clos qui appartenaient à des agriculteurs. Ces mines ont provoqué de nombreux accidents dans d'autres communes. La présence de mines était pourtant indiquée par des panneaux.

Certains Allemands ne se gênaient pas pour voler dans les jardins, des objets dans les maisons ou encore des poules ou des agneaux. Dans ce cas, nous pouvions aller nous plaindre à la Kommandantur qui se trouvait au château de Vauville ou à Beaumont.

Dans le village, il n'y eut aucun résistant. Nous étions plutôt résignés. Mais aucun d'entre nous ne fut brutalisé par les Allemands. Les jeunes d'une certaine classe d'âge (ceux nés en 1922 ou 23) étaient recrutés pour aller travailler au STO, en Allemagne. Parfois, certains trouvaient des solutions pour éviter de partir. Ils pouvaient se faire fabriquer de fausses cartes d'identité pour modifier leur année de naissance ou se cacher dans d'autres villages.

La vie quotidienne sous l'Occupation

Il était interdit de sortir le soir, après le couvre-feu. Un garçon de Biville qui travaillait comme commis dans une ferme de Sainte-Croix-Hague a été tué par une patrouille allemande alors qu'il n'avait pas respecté cette interdiction.

De même, il fallait boucher les fenêtres de toutes les maisons de façon à ne laisser filtrer aucune lumière pendant la nuit. On pendait donc d'épais rideaux aux fenêtres ou certains peignaient les ampoules électriques afin d'en atténuer la luminosité. Cette mesure avait pour but d'empêcher les avions alliés de repérer les villes et villages.

Notre vie quotidienne a été bouleversée pendant cette période. Tout le monde subissait le rationnement. Chacun avait droit à une certaine quantité de pain, de chocolat, de viande... Avant d'acheter une marchandise, nous devions présenter notre carte de rationnement au commerçant. Pour pouvoir acheter des chaussures ou des vêtements, on devait demander un bon spécial à la mairie. Ces bons ont encore existé après guerre.

Le marché noir était aussi une solution. Il était fréquent que les personnes qui disposaient de marchandises (du beurre, des œufs, de la viande...) l'échangent contre d'autres denrées. L'essence était par exemple très recherchée. Des personnes échangeaient donc leurs bons d'essence contre d'autres marchandises.

De toute façon, il y avait très peu de voitures à Biville pendant la guerre. Seules deux autos, réquisitionnées par les Allemands pour transporter des malades, pouvaient rouler.

Beaucoup d'habitants vendaient leur production aux soldats allemands, notamment du lait ou du lait.

D'une manière générale, nous souffrions moins du rationnement que les habitants des villes car nous pouvions toujours tirer partie de nos ressources : faire le beurre, le pain, manger nos volailles, nos cochons etc... Certains faisaient par exemple une petite quantité de beurre en battant la crème dans un bidon à lait.

Des kermesses étaient organisées en faveur des prisonniers. C'était une des seules animations possibles pendant la guerre. Cependant, le pèlerinage du Bienheureux Thomas, le 19 octobre avait lieu tous les ans, comme en temps normal. Seuls les offices de la nuit étaient annulés. Néanmoins, les reliques du Bienheureux Thomas furent déplacées pendant la guerre afin d'éviter qu'elles soient abîmées par les bombardements. Elles ont été confiées aux moines de la Trappe à Bricquebec.

Certains soldats allemands étaient très dévots et se rendaient à l'église tous les dimanches avec nous.

En 1943-44, une équipe de jeunes allemands que l'on appelait les "hitlériens" sont venus à Biville. Ils logeaient dans une baraque. Ces jeunes étaient acquis à la cause d'Hitler et étaient assez autoritaires avec nous. Ils nous ont fait, par exemple, abattre les haies qui séparaient les champs. Pour cela, ils réquisitionnaient les hommes dans la commune. On ne pouvait pas refuser.

Les bombardements

De nombreux bombardements eurent lieu en 1944. Nous étions prévenus par un signal d'alerte.

Lors des bombardements ayant précédé le Débarquement, certains agriculteurs de Biville ont perdu des bêtes, tuées par les bombes ou les obus. Cependant, il y eut très peu de dégâts matériels et aucune perte humaine.

Certains habitants d'autres communes plus exposées sont venus se réfugier à Biville, chez des membres de leur famille.

Le Débarquement

Avant le 6 juin 44, beaucoup d'entre nous avaient entendu parler d'un probable débarquement. Nous attendions alors l'arrivée des Américains dans la commune.

Les troupes alliées, après avoir débarqué le 6 juin 1944, ont progressé vers la Hague. Les Américains sont arrivés à Biville par la route des Pieux. Quand ils sont arrivés dans la commune, ils n'ont rencontré aucune résistance de la part des Allemands.

Une fois installés à Biville, les Américains sont restés une dizaine de jours dans leur campement, en attendant de pouvoir progresser plus avant.

Des Vauvillais sont venus à pied, à ce moment là, pour voir le campement américain qui était dispersé dans divers champs. Les Allemands ont alors décidé de faire évacuer la commune de Vauville vers Herqueville.

La fin de la guerre

Il y eut après la Libération quelques règlements de comptes. On reprocha à certains leurs trop bonnes relations avec l'occupant.

La libération ne donna lieu à aucune réjouissance commune, la plupart des gens préférant retrouver leur famille.

Biville dans les années 20 et 30

Le bilan de cette guerre ne fut donc pas très lourd pour le village de Biville. Il n'y eut aucun tué ni blessé sur le territoire de la commune pendant la guerre. Cependant, quelques personnes originaires de Biville furent tuées dans d'autres endroits : Un homme de Biville, travaillant dans les chemins de fer, a été tué à Lison, sous les bombardements. Une femme également originaire de la commune fut tuée à Equeurdreville. De plus, un Bivillais est mort en sautant sur une mine, à Vauville.

Tous les hommes mobilisés ou partis en Allemagne sont revenus après guerre.

Nous pensons que nous devons cette chance à la présence protectrice du Bienheureux Thomas.